

Plusieurs de ces navires étaient en train d'appareiller, et dans leur mâture on voyait des matelots courir sur des échelles de corde qui, de loin, paraissaient fines comme des fils d'araignée.

Derrière lui, notre bateau laissait un sillage écumeux au milieu de l'eau jaune, sur laquelle flottaient des débris de toutes sortes, des planches, des bouts de bois, des cadavres d'animaux tout ballonnés, des bouchons, des herbes; de temps en temps un oiseau aux grandes ailes s'abattait sur ces épaves, puis aussitôt il se relevait, pour s'envoyer avec un cri perçant, sa pâture dans le bec.

Pourquoi Mattia voulait-il dormir? Il ferait bien mieux de se réveiller: c'était là un spectacle curieux qui méritait d'être vu.

A mesure que notre vapeur remonta le fleuve, ce spectacle devint de plus en plus curieux, de plus en plus beau: ce n'était plus seulement les navires à voiles ou à vapeur qu'il était intéressant de suivre des yeux, les grands trois-mâts, les énormes steamers revenant des pays lointains, les charbonniers tout noirs, les barques chargées de paille ou de foin, qui ressemblaient à des meules de fourrages emportées par le courant, les grosses tonnes rouges, blanches, noires, que le flot faisait tourner; c'était encore ce qui se passait, ce qu'on apercevait sur les deux rives, qui maintenant se montraient distinctement avec tous leurs détails, leurs maisons coquettement peintes, leurs vertes prairies, leurs arbres que la serpe n'avait jamais ébranchés, et ça et là des ponts d'embarquement s'avancant au-dessus de la vase noire, des signaux de marée, des pieux verdâtres et gluants.

Je restai longtemps les yeux grands ouverts, ne pensant qu'à regarder, qu'à admirer.

Mais, voilà que sur les deux rives de la Tamise les maisons se tassent les unes à côté des autres, en longues files rouges, l'air s'obscurcit; la fumée et le brouillard se mêlent sans qu'on sache qui l'emporte en épaisseur, du brouillard ou de la fumée, puis, au lieu d'arbres ou de bestiaux dans les prairies, c'est une forêt de mâts qui surgit tout à coup: les navires sont dans les prairies.

N'y tenant plus, je dégringole de mon observatoire et je vais chercher Mattia: il est réveillé et le mal de mer étant guéri, il n'est plus de méchante humeur, de sorte qu'il veut bien monter avec moi sur mes caisses; lui aussi est ébloui et il se frotte les yeux: des canaux viennent des prairies déboucher dans le fleuve, et ils sont pleins aussi de navires.

Malheureusement le brouillard et la fumée s'épaississent encore; on ne voit plus autour de soi que par échappées; et plus on avance, moins on voit clair.

Enfin le navire ralentit sa marche, la machine s'arrête, des câbles sont jetés à terre; nous sommes à Londres et nous débarquons au milieu de gens qui nous regardent, mais qui ne nous parlent pas.

—Voilà le moment de te servir de ton anglais, mon petit Mattia.

Et Mattia, qui ne doute de rien, s'approche d'un gros homme à barbe rousse pour lui demander poliment, le chapeau à la main, le chemin de Green square.

Il me semble que Mattia est bien longtemps à s'expliquer avec son homme qui, plusieurs fois, lui fait répéter les mêmes mots, mais je ne veux pas paraître douter du savoir de mon ami.

Enfin il revient:

—C'est très facile, dit-il, il n'y a qu'à longer la Tamise; nous allons suivre les quais.

Mais il n'y a pas de quais à Londres, ou plutôt il n'y en avait pas à cette époque, les maisons s'avancèrent jusque dans l'eau; nous sommes donc obligés de suivre des rues qui nous paraissent longer la rivière.

Elles sont sombres, ces rues, boueuses, encombrées de voitures, de caisses, de ballots, de paquets de toute espèce, et c'est difficilement que nous parvenons à nous faufiler au milieu de ces embarras sans cesse renaissants. J'ai attaché Capi avec une corde et je le tiens sur mes talons; il n'est qu'une heure et pourtant le gaz est allumé dans les magasins, il pleut de la suie.

Vu sous cet aspect, Londres ne produit pas sur nous le même sentiment que la Tamise.

Nous avançons et de temps en temps Mattia demande si nous sommes loin encore de Lincol's Inn: il me rapporte que nous devons passer sous une grande porte qui barrera la rue que nous suivons. Cela me paraît bizarre, mais je n'ose pas lui dire que je crois qu'il se trompe.

Cependant il ne s'est point trompé et nous arrivons enfin à une arcade qui enjambe par-dessus la rue avec deux petites portes latérales: c'est Temple-Bar. De nouveau nous demandons notre chemin et l'on nous répond de tourner à droite.

Alors nous ne sommes plus dans une grande rue pleine de mouvement et de bruit; nous nous trouvons au contraire dans des petites ruelles silencieu-

ses qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et il nous semble que nous tournons sur nous-mêmes sans avancer, comme dans un labyrinthe.

Tout à coup au moment où nous nous croyons perdus, nous nous trouvons devant un petit cimetière plein de tombes, dont les pierres sont noires comme si on les avait peintes avec de la suie ou du cirage: c'est "Green square".

Pendant que Mattia interroge une ombre qui passe, je m'arrête pour tâcher d'empêcher mon cœur de battre, je ne respire plus et je tremble.

Puis, je suis Mattia et nous nous arrêtons devant une plaque en cuivre sur laquelle nous lisons: "Greth and Gallay".

Mattia s'avance pour tirer la sonnette, mais j'arrête son bras.

—Qu'as-tu me dit-il, comme tu es pâle.

—Attends un peu que je reprenne courage.

Il sonne et nous entrons.

Je suis tellement troublé, que je ne vois pas très distinctement autour de moi; il me semble que nous sommes dans un bureau et que deux ou trois personnes, penchées sur des tables, écrivent à la lueur de plusieurs becs de gaz qui brûlent en chantant.

C'est à l'une de ces personnes que Mattia s'adresse, car bien entendu je l'ai chargé de porter la parole. Dans ce qu'il dit reviennent plusieurs fois les mots de "boy", "family" et Barberin; je comprends qu'il explique que je suis le garçon que ma famille a chargé Barberin de retrouver. Le nom de Barberin produit de l'effet: on nous regarde, et celui à qui Mattia parlait se lève pour nous ouvrir une porte.

Nous entrons dans une pièce pleine de livres et de papiers: un monsieur est assis devant un bureau, et un autre en robe et en perruque, tenant à la main plusieurs sacs bleus, s'entretient avec lui.

En peu de mots, celui qui nous précède explique qui nous sommes, et alors les deux messieurs nous regardent de la tête aux pieds.

—Lequel de vous est l'enfant élevé par Barberin? dit en français le monsieur assis devant le bureau.

En entendant parler français, je me sens rassuré et j'avance d'un pas:

—Moi, monsieur.

—Où est Barberin?

—Il est mort.

Les deux messieurs se regardent un moment, puis celui qui a une perruque sur la tête sort en emportant ses sacs.

—Alors, comment êtes-vous venus? demanda le monsieur qui avait commencé à m'interroger.

—A pied jusqu'à Boulogne et de Boulogne à Londres en bateau; nous venons de débarquer.

—Barberin vous avait donné de l'argent?

—Nous n'avons pas vu Barberin.

—Alors comment avez-vous su que vous deviez venir ici?

Je fis, aussi court que possible, le récit qu'on me demandait.

J'avais hâte de poser à mon tour quelques questions, une surtout qui me brûlait les lèvres, mais je n'en eus pas le temps.

Il fallut que le racontasse comment j'avais été élevé par Barberin, comment j'avais été vendu par celui-ci à Vitalis, comment à la mort de mon maître j'avais été recueilli par la famille Acquin, enfin comment le père ayant été mis en prison pour dettes, j'avais repris mon ancienne existence de musicien ambulant.

A mesure que je parlais, le monsieur prenait des notes et il me regardait d'une façon qui me gênait: il faut dire que son visage était dur, avec quelque chose de fourbe dans le sourire.

—Et quel est ce garçon, dit-il, en désignant Mattia du bout de sa plume de fer, comme s'il voulait lui darder une flèche.

—Un ami, un camarade, un frère.

—Très bien; simple connaissance faite sur les grands chemins, n'est-ce pas?

—Le plus tendre, le plus affectueux des frères.

—Oh! Je n'en doute pas.

Le moment me parut venu de poser enfin la question qui depuis le commencement de notre entretien m'oppressait.

—Ma famille, monsieur, habite l'Angleterre?

—Certainement, elle habite Londres; au moins en ce moment.

—Alors je vais la voir.

—Dans quelques instants vous serez près d'elle. Je vais vous faire conduire.

Il sonna.

—Encore un mot, monsieur, je vous prie: J'ai un père?

Ce fut à peine si je pus prononcer ce mot.

—Non seulement un père, mais une mère, des frères, des sœurs.

—Ah! monsieur.

Mais la porte en s'ouvrant coupa mon effusion: je ne pus que regarder Mattia les yeux pleins de larmes.

Le monsieur s'adressa en anglais à celui qui entra et je crus comprendre qu'il lui disait de nous conduire.

Je m'étais levé.

—Ah! j'oubliais, dit le monsieur, votre nom est Driscoll, c'est le nom de votre père.

Malgré sa mauvaise figure je crois que je lui aurais sauté au cou s'il m'en avait donné le temps; mais de la main il nous montra la porte et nous sortîmes.

XIII

LA FAMILLE DRISCOLL

Le clerc qui devait me conduire chez mes parents était un vieux petit bonhomme ratatiné, parcheminé, ridé, vêtu d'un habit noir râpé et lustré, cravaté de blanc; lorsque nous fûmes dehors il se frotta les mains frénétiquement en faisant craquer les articulations de ses doigts et de ses poignets, secoua ses jambes comme s'il voulait envoyer au loin ses bottes éculées et levant le nez en l'air, il aspira fortement le brouillard à plusieurs reprises, avec la béatitude d'un homme qui a été longtemps enfermé.

—Il trouve que ça sent bon, me dit Mattia en italien.

Le vieux bonhomme nous regarda, et sans nous parler, il nous fit "psit, psit", comme s'il s'était adressé à des chiens, ce qui voulait dire que nous devions marcher sur ses talons et ne pas le perdre.

Nous ne tardâmes pas à nous trouver dans une grande rue encombrée de voitures; il en arrêta au passage une dont le cocher, au lieu d'être assis sur son siège derrière son cheval, était perché en l'air derrière et tout au haut d'une sorte de capote de cabriolet; je sus plus tard que cette voiture s'appelait un "cab".

Il nous fit monter dans cette voiture qui n'était pas close par devant et au moyen d'un petit judas ouvert dans la capote il engagea un dialogue avec le cocher; plusieurs fois le nom de Bethnal-Green fut prononcé et je pensai que c'était le nom du quartier dans lequel demeuraient mes parents; je savais que "green" en anglais veut dire vert et cela me donna l'idée que ce quartier devait être planté de beaux arbres, ce qui tout naturellement me fut très agréable; cela ne ressemblerait point aux vilaines rues de Londres si sombres et si tristes que nous avions traversées en arrivant; c'était très joli une maison dans une grande ville, entourée d'arbres.

La discussion fut assez longue entre notre conducteur et le cocher; tantôt c'était l'un qui se haussait au judas pour donner des explications, tantôt c'était l'autre qui semblait vouloir se précipiter de son siège par cette étroite ouverture pour dire qu'il ne comprenait absolument rien à ce qu'on lui demandait.

Mattia et moi nous étions tassés dans un coin avec Capi entre mes jambes, et, en écoutant cette discussion, je me disais qu'il était vraiment bien étonnant qu'un cocher ne parût pas connaître un endroit aussi joli que devait l'être Bethnal-Green; il y avait donc bien des quartiers verts à Londres? Cela était assez étonnant, car d'après ce que nous avions déjà vu, j'aurais plutôt cru à de la suie.

Nous roulons assez vite dans des rues larges, puis dans des rues étroites, puis dans d'autres rues larges, mais sans presque rien voir autour de nous, tant le brouillard qui nous enveloppe est opaque; il commence à faire froid, et cependant nous éprouvons un sentiment de gêne dans la respiration comme si nous étouffions. Quand je dis nous, il s'agit de Mattia et de moi, car notre guide paraît au contraire se trouver à son aise; en tout cas, il respire l'air fortement, la bouche ouverte, en reniflant, comme s'il était pressé d'emmagasiner une grosse provision d'air dans ses poumons, puis, de temps en temps, il continue à faire craquer ses mains et à détacher ses jambes. Est-ce qu'il est resté plusieurs années sans remuer et sans respirer?

Malgré l'émotion qui m'enfièvre à la pensée que dans quelques instants, dans quelques secondes peut-être, je vais embrasser mes parents, mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, j'ai grande envie de voir la ville que nous traversons: n'est-ce pas ma ville, ma patrie?

Mais j'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois rien ou presque rien, si ce n'est les lumières rouges du gaz qui brûlent dans le brouillard, comme dans un épais nuage de fumée; c'est à peine si on aperçoit les lanternes des voitures que nous croisons et, de temps en temps nous nous arrêtons court, pour ne pas accrocher ou pour ne pas écraser des gens qui encombre les rues.

Nous roulons toujours; il y a déjà bien longtemps que nous sommes sortis de chez Greth and Galley, cela me confirme dans l'idée que mes parents demeurent à la campagne; bientôt sans doute nous allons quitter les rues étroites pour courir dans les champs.

Comme nous nous tenons la main, Mattia et moi,